

éditions
memogrames

Editeur libre et rebelle

Villa Voltaire
chaussée de Nivelles, 65
7181 Arquennes – Belgique
Tel. +32 (0)472 96 06 76

memogrames@yahoo.fr
www.memogrames.com

Viviane DECUYPERE

**AMANDINE
ET LE GUEUX**

Le comte d'Egmont face au duc d'Albe :
le combat d'un humaniste contre un despote

Roman historique
Préface de Roel JACOBS



Martina BUCCIONE
MARCINELLE AU FEMININ

Des veuves et orphelins de la tragédie de 1956 témoignent



Julien MAROT
SEIZE QUARTIERS DE NOBLESSE



éditions
memogrames

DOSSIER DE PRESSE

Julien MAROT

SEIZE QUARTIERS DE NOBLESSE



Julien MAROT

SEIZE QUARTIERS DE NOBLESSE

« Aux seize voix que nous portons tous en nous ».

Récit biographique familial, 120 pages au format B5
ISBN 978-2-930698-87-8 - Prix de Vente : 15 €
Parution début octobre 2021,
distribué par Tondeur Diffusion en Belgique
et Soddil-Sofiadis en France.



Julien Marot est originaire d'Ecaussinnes. Il vit aujourd'hui à Feluy. Il a étudié les lettres romanes avant de devenir enseignant. Longtemps occupé par la rénovation de sa maison, entre autres choses, il a publié une première nouvelle et maintenant ce grand récit. Touche à tout, amoureux des belles phrases, de la lumière et des falaises, il a une ambition dans la vie : être et rester un amateur.

« J'ai ainsi fait mon office de taxidermiste. De mes trisaïeux, il ne reste qu'une image d'arbre généalogique qui décore la conscience, qui pose un homme, telle une dépouille de renard dans un salon. Mais j'ai l'ambition de donner forme à cet oripeau. Je l'ai donc rempli de ce que j'avais sous la main, c'est-à-dire mon regard sur les choses, ma manière d'être au monde. Et parfois, pour donner corps aux anciens, je leur ai prêté mon esprit. »

Le projet *Seize quartiers de noblesse* est né d'une redécouverte de portraits anciens et d'un titre qui est devenu lancinant. Ensuite, ça a été une enquête passionnante, une promenade dans une forêt généalogique. Et puis la construction de seize personnages attachants. Qu'est-ce que je les aime ! Le résultat, ce sont des tranches de vie imaginaires, diverses et variées, qui prétendent reconstruire la vie de seize ancêtres, qui sont en réalité une façon de décliner un narrateur en seize facettes, comme un prisme.



« D'où viens-tu, toi qui fais tant de manières ? Crois-tu être le premier à surgir de l'horizon d'un pas altier, en réclamant ton destin ? Tu es ici comme à la noce. Tu t'empiffres devant nous sans honte. Tu vides le cellier et tu t'enorgueillis de ton grand appétit. Mais cette maison que tu appelles la tienne, elle te tient pour étranger. Hier t'ignorait et demain t'a déjà oublié.

Si tu refuses d'être appelé vanité des vanités, dis-toi que, certes, l'arbre qui recueillera tes cendres sera verdoyant grâce à toi. Tu ne sais pas où tu vas. Tu ne sais pas d'où tu viens. Alors, avant de faire un pas de plus, dis-moi, et dis-moi vite : qui es-tu ?

Chacun d'entre nous, un jour ou l'autre, est appelé à répondre à cette question. Elle peut venir d'une rencontre, d'une lassitude, d'une épreuve inattendue, et le fait même d'être vivant devient une surprise perpétuelle, une surprise qui nous presse de nous justifier.

Il y avait le sourire conquérant des photos de jeunesse. Il y aura l'intranquillité et la vague distraction lors des repas de famille. Seul changement perceptible. »

« Seize quartiers de noblesse », un titre intrigant. Comment vous est-il venu ?

Le titre est venu en premier. L'idée du roman ensuite. Je furette beaucoup sur le net pour améliorer mes connaissances sur l'Histoire. Je suis retombé sur cette expression que j'avais déjà rencontrée : « Seize quartiers de noblesse ». Dans certaines sociétés particulièrement aristocratiques, il fallait prouver sa noblesse par ses seize trisaïeux ! J'ai été un peu jaloux. La jalousie est un sentiment de roturier, ce que je suis parfaitement. Je me suis dit : « Et moi alors ? Et mes ancêtres, ils ne sont pas aussi nobles que les autres ? » Ma première idée a été de prouver leur noblesse d'âme par le courage avec lequel ils ont traversé l'existence. Bien vite, je me suis rendu compte que j'en connaissais trop peu à leur propos. Donc, pour leur rendre hommage, je devais me laisser inspirer par mon propre caractère. C'est un moyen comme un autre de remonter à ceux qui ont forgé mon ADN. C'est ainsi que ce projet sur mes ancêtres s'est mué en une espèce d'autobiographie.

On pourrait vous croire un peu snob, à vouloir trouver de la noblesse via vos ancêtres. Vous vous considérez de haute naissance ?

Oui, parfaitement. Et le récit le prouve. Mais la ligne conductrice de la narration nous emmène vers un constat de plus en plus clair : chacun d'entre nous est de haute lignée. D'abord, tous nos ancêtres, dû à leur contexte de vie, ont bataillé pour vivre et faire vivre leurs enfants. Ensuite, il y a forcément un point de l'Histoire qui nous rassemble tous. Nous sommes tous frères et sœurs, tous nobles. Comme je l'affirme à la fin du récit, des cordes tissées entre le ciel et la terre. Ce qu'on appelle la vie. Il y a de quoi être fier.

Et donc, vous terminez votre expérience par un constat rassurant sur la vie ? Le prologue vous montrait plutôt fragile, en recherche de repères.

Peut-être pas rassuré mais pacifié, ça, oui.

C'est pour cette raison, pour être pacifié, que vous avez entrepris l'écriture de ce récit ?

Sans doute. On n'est jamais tranquille. Notre esprit fonctionne, quoi qu'il arrive. Alors on se trouve des points d'accroche. On se donne des objectifs. C'est comme lorsque vous ressentez le besoin de marcher, de bouger : vous vous trouvez une destination. Mais parfois le doute survient. On se dit : « Mais pourquoi je vais là, au fait ? N'est-ce pas juste pour marcher ? » Je crois que ce livre vient de ce doute. Et à la fois, c'est une nouvelle façon de tricher, un nouvel objectif de faussaire. Je me suis demandé ce que je valais, j'ai tout de suite entraperçu la réponse : pas grand-chose. Mais mon imagination s'est orientée vers une enquête généalogique, prétendument pour mieux me connaître. Et voilà. J'avais trouvé l'échappatoire.

Et vous êtes arrivé à votre objectif. Pas trop malheureux ?

Vous savez, le malheur survient au moment même où la pensée doit revêtir des mots. C'est une robe de bure pour l'esprit. Créer, imaginer, c'est une chose facile pour tous. Une disposition naturelle. Mais le langage est un instrument bancal. Pour chaque image, limpide, magnifique, il faut trouver les mots, leur combinaison, le rythme qui convient. C'est un exercice ingrat. Je ne voudrais pas avoir écrit un livre, je voudrais partager mon sentiment brut. Vous voyez ce moment où vous vous préparez à parler dans une langue étrangère. L'accent, dans votre esprit, est parfait, exactement semblable à ce que vous souhaitez. Et puis tout cela passe dans votre palais, est broyé par la langue, les dents, et vous ne reconnaissez rien de l'idée de départ. C'est cela, écrire. Je me souviens de Camus qui parle des joies de l'écrivain, lorsque l'imagination se confond avec l'intelligence, mais aussitôt il précise : « Ces instants passent comme ils sont nés. Reste l'exécution, c'est-à-dire une longue peine. » J'ai longtemps trouvé qu'il exagérait. À présent, je ne le pense plus.

Et vous avez trouvé la force d'aller jusqu'au bout. Vous vous êtes imposé un rythme d'écriture, un horaire ?

Avant ce livre-ci, j'en ai commencé des dizaines. L'idée de départ est toujours séduisante, prometteuse. Et puis le projet devient trop vaste, et puis je me sens noyé. Je passe à autre chose. Je suis excessivement volage et peu endurant. Cette fois-ci, je savais que je réussirais car le projet était cadré : seize personnages. Ni plus, ni moins. Dans certains moments de lassitude, je me disais : « Bon. Tu en as fait onze. Il en reste cinq. Au travail. » Et puis, chaque personnage me portait. Chacun était différent et parvenait finalement à m'appeler, à me convaincre, à l'aimer, quoi. Alors, à nouveau, je me lançais dans cette « sainte prostitution de l'âme » dont je parle dans le livre. Faire vivre chacun de ces personnages était une expérience fantastique, riche en excitation, en nuits blanches, c'était franchement de l'amour. C'est l'écriture effective qui est pénible. Et on y passe dans l'espoir de bientôt pouvoir dévoiler le personnage suivant. C'est cela qui m'a porté, tout au long de ce travail, la curiosité.

J'en viens donc à la question de la véra...

Et la vanité ! Surtout la vanité. C'est la vanité qui fait qu'on se relit, qu'on peaufine, afin que l'objet fini soit satisfaisant d'après nous, pour le montrer au monde.

Qu'en est-il de la véracité historique de vos personnages ?

Elle est quasi nulle. Je le précise dès le début. J'y reviens souvent. Ce n'est pas un livre sur seize personnes mais sur seize personnages. C'est ma manière de rendre hommage à ceux qui ont vécu. Si je m'en tiens aux données objectives, aux lieux de vie, à la profession, ils n'ont aucune épaisseur, ce sont des personnages en carton. Je les ai complètement réinventés à partir de moi. En faisant ça, je rends témoignage de la vie humaine dans sa complexité et je peux intéresser des lecteurs. Mon souhait est que chacun puisse se reconnaître, se dire : « Tiens ! Dans cette tranche de vie, c'est moi ! ça m'est arrivé. Je ressens la même chose. » C'est un livre qui s'intéresse à l'Homme, pas une reconstitution.

Et comment fait-on pour inventer seize personnages en partant de quasiment rien ?

C'est un jeu d'invocation. Une forme de magie. Mes ancêtres, dans leur statut social, ne sont pas très diversifiés. Essentiellement des fermiers. Si on s'en tient à leurs occupations, à leurs horaires, ils sont très similaires. Il a fallu, pour chacun, trouver l'angle. Les photos sont très inspirantes. Un regard guide mieux qu'une notice biographique. Ensuite, tout dépend de l'ambiance du jour qui précède l'écriture. Lorsque j'allais travailler, je prenais avec moi un nom, quelques dates, parfois un visage, et le personnage prenait forme petit à petit. Il se trouvait une individualité. Il s'inscrivait en négatif par rapport aux autres : le premier couple racontait la vie de la ferme, le second devait raconter autre chose, et ainsi de suite. Parfois, un détail suffit. Le fils de Grégoire s'appelle Ghislain et ses deux frères sont morts avant un an. Ils ont probablement été frappés de mort subite, puisque saint Ghislain protège de celle-ci. J'emporte cette information avec moi dans la journée et, à un moment, l'image arrive : je vois Grégoire construire une chapelle à saint Ghislain. J'ai moi-même bâti quelques murets. Je sais comment on fait, ce qu'on pense en le faisant, donc je peux dire des choses vraies et pertinentes de cette image : je la choisis. Pour certains personnages, c'est plus difficile. Le troisième couple de fermiers, je n'avais pas envie d'en parler. Assez de vaches ! Et puis est venue l'idée de la bucolique. Cela m'a séduit et j'ai rédigé une petite parodie des romans pastoraux, à la Bernardin de Saint-Pierre. Pour d'autres, c'est excessivement facile. Un ancêtre tailleur de pierre permet de raconter l'histoire du Hoplite d'Ecaussinnes, que tout le monde connaît dans la région. Mais je le fais à ma façon, et j'espère faire découvrir de nouvelles choses. Un menuisier permet d'évoquer une forme de sensualité. Un cheminot permet de dissenter sur le voyage. Le travail de l'imagination en partant d'un détail est véritablement fécond. Je le conseille à tout le monde.

C'est votre premier roman. Qu'est-ce que ça fait ?

Au moment du point final et de la dernière relecture, l'excitation était à son comble. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je me voyais déjà en interview sur la radio nationale. Le lendemain, je me suis renseigné sur le monde de l'édition. Ça a été une douche froide. Le premier renseignement donné par Google est que Gallimard n'accepte plus de nouveaux manuscrits. Le titre est assassin, parce qu'il est vrai : « Les Français écrivent trop et ne lisent pas assez. » Le constat est implacable. On n'est plus au temps des génies de la littérature. Avec Wikipédia et un peu de temps, n'importe quel imbécile comme moi peut écrire un roman. Malgré ce constat, j'ai envoyé mon manuscrit à toutes les maisons d'éditions. Souvent, sur la page de contact, on se fait engueuler : « Renseignez-vous sur notre ligne éditoriale ! Avant de nous envoyer votre écrit, prenez la peine de lire un livre que nous avons déjà édité ! Il est contre-productif d'envoyer votre manuscrit à tous les éditeurs du pays ! Si on vous accepte et que vous nous demandez de patienter, on passe au suivant ! On en reçoit tellement qu'on ne répond pas si le manuscrit est refusé. Vous ne recevrez pas de réponse avant quatre à cinq mois. » Bon. J'ai le cuir épais. J'ai envoyé. Le lendemain, les réponses arrivent : « Catalogue complet jusqu'à la Saint-Glin-Glin... » Je me suis senti las. Et puis, coup de chance, une semaine plus tard, j'ai été contacté par les éditions Memogrames. J'étais édité. C'était tout ce qui comptait.

Avez-vous d'autres projets à venir ?

Des dizaines, je vous l'ai déjà dit. J'attends juste que quelqu'un veuille bien écrire pour moi, ou invente la télépathie.

Quelques extraits...



Flore commence notre histoire parce qu'elle nous quitte en premier. Je sais déjà que c'est mon personnage préféré.

J'ai découvert son portrait dans un livret qui énumère l'ensemble des descendants d'un certain Isidore Godard, et dont je fais apparemment partie. J'avais reçu ce livret bien des années auparavant et ne m'en étais jamais soucié, croyant que je n'avais aucun besoin de ces tonnes de fantômes, qu'il suffisait de regarder devant soi pour connaître le cap. J'avais tort. Il y a quelques mois, je me suis plongé dans cet album de *Chronos* avec l'excitation d'un enquêteur.

Lorsque je passai en revue les visages de ces étrangers venus du passé, je vis Flore apparaître. Je ne savais pas encore qu'elle était une de mes huit arrière-arrière-grands-mères. Je n'ai pas aimé ce visage. Je l'ai trouvé sec et dur.

C'est bon signe, toute personne qui finit par m'intéresser a commencé par me déplaire. Ainsi en est-il de Flore. Nous avons fait connaissance, doucement, en partant d'un malentendu. Sur le portrait qu'il nous reste d'elle, elle doit avoir plus de trente ans et elle a déjà traversé de nombreuses épreuves. Douloureuses. (...)



– Ah non ! Pas la vache des Godard !

Il ne faut pas en vouloir à Jean pour cette exclamation peu flatteuse. D'ailleurs, ce n'est pas un méchant, vous le voyez tout de suite à son grand sourire débonnaire. Mais cette annonce de fiançailles le vexe au plus haut point. Jean a déjà vingt-huit ans lorsque ses parents lui annoncent la nouvelle. Viennent de succéder six années de blessures d'amour-propre, de supposés chagrins d'amour.

Dernièrement, il avait fait une croix sur les filles et travaillait à la ferme d'arrache-pied. Il était surtout reconnu pour ses talents de boucher. Des quatre coins du pays, on appelait le fils Debois à la rescousse lorsqu'il fallait équarrir une bête. Parce que cela nécessitait les mêmes compétences, il était aussi doué pour faire vêler. Il était ainsi présent à chaque naissance et à chaque abattage, comme un porte-bonheur. « Si Jean est là, le bon Dieu y sera », disait-on. C'est ainsi que, de ferme en ferme, il avait successivement succombé aux charmes de chacune des filles des environs. C'était bien simple, il tombait amoureux tous les jours. Mais c'étaient des filles déjà promises à d'autres, et jalousement gardées par leur mère et leurs tantes. Il échangeait bien quelques sourires entendus avec l'une ou l'autre jeune servante, orpheline qui avait trouvé le gîte et le couvert à la ferme, lorsqu'il plongeait ses mains pleines de sang dans l'eau froide. Mais s'il se permettait parfois de les frôler des épaules, elles refusaient toujours de le suivre sur la paille, par crainte de la naissance ignominieuse. (...)



(...) Jules parle, parle, s'extasie, s'agite et Louis a l'impression qu'il évoque un univers inconnu, au-delà de tout ce qui peut sembler possible, juste de l'autre côté de l'horizon ! Le monde, ou au moins une partie de celui-ci, vient de sauter dans un millénaire inconnu rempli de merveilles et de progrès.

– Et tu dis qu'il y a des fermes où s'installer ?

– Bien sûr ! Et on en construit encore. À Marche-lez-Ecaussinnes, chez les parents de Raphaëlle, on cherche des repreneurs. Il y a tant à faire et tellement à gagner pour celui qui ose partir !

L'idée, l'émerveillement, fait son chemin tout au long de la journée des funérailles. Louis serre des mains, discute un peu, sourit à sa Marie mais il est déjà ailleurs. Il pense à la rivière qui sillonne le bourg, Jules la dit poissonneuse. Lui y voit des reflets d'or !

Gabriel, son gamin, le rejoint. Louis se tourne vers lui :

– Tu vas accompagner tonton Jules. Pas longtemps, l'affaire de quelques mois, mais fais tes bagages.

*

Gabriel est parti cinq ans. Lorsqu'il revient au pays, c'est un beau jeune homme de vingt ans. Il a travaillé dur dans une ferme de Marche-lez-Ecaussinnes, et il a bien gagné. Son travail était rude et ingrat, comme celui de nombreux jeunes exilés : il s'agissait de déboiser une immense zone de terres entre Marche et Feluy. Scier, frapper, fendre ont été des activités quotidiennes pour le jeune homme, rompu de fatigue quand le soir venait. Si Gabriel est de retour, c'est pour épouser la fille Debois, celle-là même qui a tété aux seins de sa mère, celle avec qui il a vécu toute sa jeunesse. La séparation, vaincue par de courts séjours au pays, a marqué la

nécessité de l'épouser. C'est pour cela qu'il revient. Il l'emmène à Marche. Elle, mais pas seulement.

La famille au complet quitte le Condroz. Véritable exode, d'une ruralité vers une autre, d'un pays déserté vers le centre économique et démographique de la Belgique industrielle.

Les Marot quittent leur métairie. Il y a Louis, sa femme Marie, Gabriel, ses frères et sœurs : Zélie, Martine, Jules, Marie, François, Irma et Lucie. Ils emportent avec eux les bijoux de famille, quelques meubles, les draps, et c'est tout. On descend sur la Meuse par Naninne où l'on est accueilli par de la famille Godard. Le lendemain, on se rend à Namur. On visite la ville, on s'enorgueillit de la citadelle imprenable, on continue la marche et on demande le gîte dans une étable. On remonte vers Temploux. On a encore l'énergie d'avancer. On est presque à Sombreffe. Le lendemain, on dort aux Bons-Villiers. Ensuite, c'est la plaine venteuse de Rosseignies, la descente sur Seneffe, on s'émerveille du canal. Des groupes de femmes tirent des bateaux chargés de houille. Mais on ne traîne pas car on est presque arrivés. Familieux, on voit la Sennette. Il faut la longer et on arrive à Marche. Les Marot sont accueillis, de nuit, dans la ferme de Porte-à-Camp du hameau de Courrière-lez-Ville, à l'entrée de Marche.

Courrière-lez-Ville, ancienne villa gallo-romaine, est en 1910 un lieu de mauvaise réputation. On y rencontre toute l'immigration économique rurale. La population y est jeune, masculine, étrangère aux us et coutumes locales, jusqu'au dialecte, qui s'appelle du wallon mais qui n'a rien du wallon de la Meuse, qui est en fait davantage apparenté au picard. À cet endroit, on trouve du travail, beaucoup.

Il y a du bois à faire, comme on l'a dit, mais il y a surtout la nécessité de faire sortir de terre la nourriture pour l'agglomération naissante de La Louvière.

Les Marot sont surnommés « les flamins » par les Marchois, qui ne les comprennent pas et peinent à les accepter. Mais on travaille beaucoup. On travaille bien. L'argent rentre. La ferme de Marche est achetée, et puis une deuxième, à Écaussinnes d'Enghien. Gabriel s'y installe. Les filles sont mariées à des locaux. Elles sont bientôt aussi Marchoises que les gens du coin.

Lorsque Louis décède, à la ferme de Marche, en 1941, il a 82 ans et les « flamins » de Gesves ont mis un peu de sang Marot, un peu de colère, un peu de timidité, un peu d'orgueil, un peu d'amour des lettres, dans presque toutes les familles de la localité. (...)

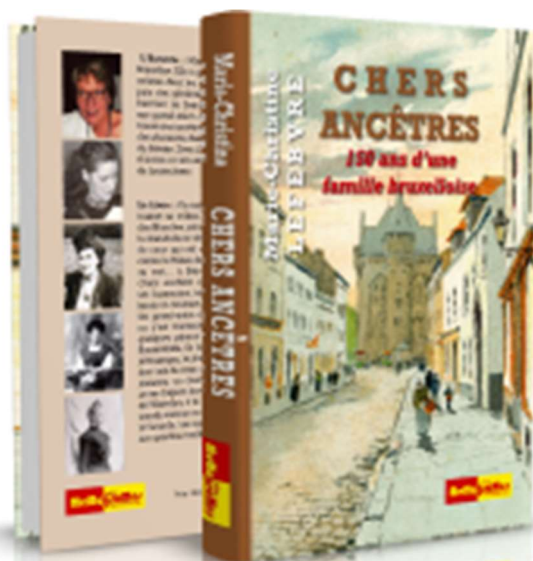
L'EDITEUR



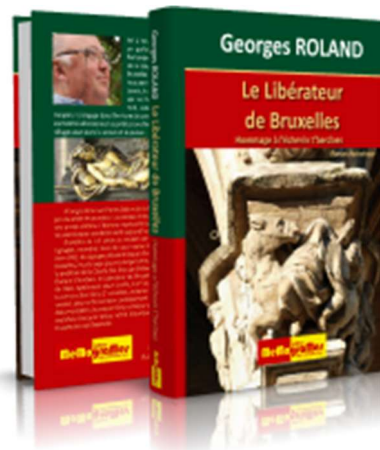
Villa Voltaire
65, chaussée de Nivelles – 7181 Arquennes
Tel. +32 472 960 676

e-adresse : memogrames@yahoo.fr
Site web : www.memogrames.com

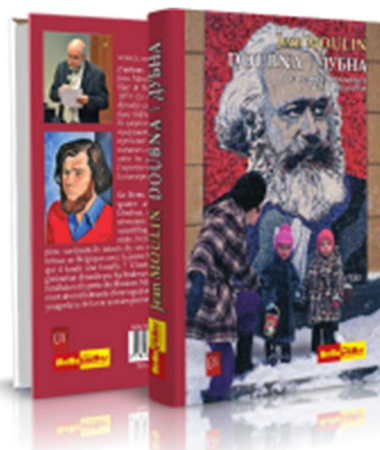
La maison d'édition Memogrames, née en région bruxelloise en 2003, de la volonté d'un professeur de français et d'histoire tournant la page de vingt années de responsabilités syndicales dans l'enseignement, et désormais implantée à Arquennes (Seneffe), dans le Hainaut, depuis 2013, se positionne comme « *un éditeur libre et rebelle* » et se propose « *d'éditer la mémoire, avenir du passé et conscience du futur* ».



Par exemple, la « mémoire bruxelloise ». Memogrames a publié en 2020 *Chers Ancêtres*, de Marie-Christine Lefebvre, monographie d'une famille bruxelloise des quartiers populaires, ainsi que le roman historique de Georges Roland, *Le Libérateur de Bruxelles*, hommage à l'échevin t'Serclaes, dont le géant attire les touristes sur la Grand-Place de Bruxelles. L'éditeur prolonge cette démarche en 2021 avec le roman de Viviane Decuyper, *Amandine et le Gueux*, mais aussi avec une monographie dédiée à l'institut d'anatomie, dans le Parc Léopold, et à son initiateur, l'industriel hennuyer Raoul Warocqué, de la plume des Professeurs Stéphane Louryan et Nathalie Vanmuyllder, de l'ULB.



Parallèlement à cette mission de « passeur de mémoire » par le biais de monographies, biographies, essais, romans et dictionnaires historiques, ainsi que des guides de musées et autres matériaux didactiques, Memogrames publie aussi des essais philosophiques, des réflexions sociétales, des travaux magiques.



Ajoutez à cela quelques livres de photographies, quelques recueils de poésie... et vous obtenez un catalogue quelque peu éclectique et assurément original de près de 200 ouvrages actuellement.

Personne de contact :

Luc Verton,
directeur-gérant des Editions Memogrames
32 (0)2 472 960 676 – memogrames@yahoo.fr

SERVICE DE PRESSE

Vous êtes journaliste et souhaitez consacrer un article au livre de Julien Marot ou à l'un de nos autres ouvrages, voire interviewer son auteur ? Envoyez-nous un courriel à memogrames@yahoo.fr ou appelez-nous au 0472/96.06.76 En nous précisant le-s média-s pour le-s-quel-s vous travaillez.